

Prix du 2^e Concours de nouvelles « En forêt méditerranéenne, tous nos sens en éveil jusqu'à l'inattendu »

Pour prouver que les forêts méditerranéennes ont beaucoup à montrer, à dire, à faire entendre... Forêt Méditerranéenne a organisé, à l'initiative de David Tresmontant, un concours de nouvelles. Pour la 2^e édition de ce concours, elle a recueilli trente six nouvelles. La remise des prix a eu lieu le 26 juin 2021 à la Médiathèque Ceccano à Avignon. Cette année il n'y a pas eu de premier prix mais deux seconds prix, suivis de quatre autres prix que nous vous livrons ici. Bonne lecture !

Deuxième prix (ex æquo)

« Le paradis d'Ehden »

par Juliette ELAMINE

J'entendais ses petits pas qui crissaient sur la terre glacée, laissant derrière lui l'empreinte de ses semelles minuscules. Jabbour ne marchait pas depuis très longtemps, malgré ses quatre ans, il avait accusé un petit retard de développement, et il était encore un peu maladroit et manquait d'aisance. Les traces de son trajet en témoignaient, un joli zigzag de pas se dessinait sur le chemin de terre. Au plus froid de l'hiver, je le prenais dans mes bras, car sinon ses petites jambes aventurières s'enfonçaient dans les dix centimètres de neige qui tapissaient le sol. Combien de fois était-il tombé, le nez enfoui dans la terre, tout recouvert de feuilles collées à son visage, ne perdant jamais son sourire !

Cette année, les températures étaient plutôt clémentes pour un mois de décembre, et un grand soleil filtrait à travers les arbres dénudés, nous chauffant agréablement de ses rayons. Mais à huit heures, le vent était tout de même froid et je le sentais caresser mon front fuyant. Mon garçon était bien emmitouflé, dans son écharpe de laine, tricotée par Téta, sa grand-mère, et ses oreilles étaient à l'abri des brises froides, sous le cache-oreilles que je lui avais offert. Il pouvait jouer autant qu'il le souhaitait, la forêt était à nous seuls ce matin. Les échos de ses éclats de rires se mêlaient aux bruits doux de la nature, celui du vent qui saluait les feuillages des hauts arbres variés, ceux des conversations joyeuses des oiseaux, ou encore, ceux des

courses effrénées des écureuils roux que nous rencontrions sur notre chemin. Du haut de ses quatre ans, je trouvais Jabbour particulièrement éveillé dans cet environnement, et cela m'enchantait, car j'aimais l'emmener ici pour qu'il découvre la nature dont nous jouissions, et les trésors qu'elle avait à nous offrir.

Nous vivions dans un village nommé Ehden. Notre petit paradis était perché dans le massif montagneux du Liban nord, à une trentaine de kilomètres de Tripoli.

Dans ce lieu magique, n'existant plus maintenant que la réserve naturelle d'Horch Ehden, un vestige de forêt encore plutôt protégé, un joyau de la nature dans lequel je ne me lassais pas de regarder mon fils grandir. Dans notre pays, les forêts étaient fragiles, soumises à la sécheresse et aux incendies.

Jabbour et moi adorions nous promener, aux premières heures du jour, quelle que soit la saison, dans cet endroit de notre région. Les sentiers étaient aménagés, bordurés de cailloux qui permettaient de serpenter sans se perdre, à l'ombre, entre les massifs arborés. Parfois, lorsqu'ils grimpaient abruptement, il était appréciable d'y trouver des rondins de bois en guise de marches d'escaliers. Mon garçon s'épanouissait au cœur de la forêt, dont la biodiversité était fascinante et mettait ses sens en éveil. Ici, se côtoyaient une faune et une flore d'une richesse infinie, et

de nombreuses espèces d'arbres, de plantes aromatiques aux parfums déroutants et d'animaux vivaient en paix et en harmonie, chose précieuse dans un pays comme le Liban.

La réserve d'Ehden nous offrait à mon fils et moi, un refuge secret. Ici, nous étions hors du temps, projetés dans l'histoire, dans un endroit mythique, dans lequel nous nous échappions ensemble. Dès que nous empruntons les premiers mètres du sentier qui nous conduisait dans l'antre du « horch », nous étions emportés dans son univers.

Le charme opérait dès son orée, avec, aux belles saisons, les arbres fruitiers qui nous accueillaient, ballottant sous nos yeux leurs fruits charnus, devant lesquels nous salivions. En automne-hiver, nous jetions notre dévolu sur les pommes sauvages et leur jus savoureux, et à l'été, nous pouvions apprécier les cerises rouges, brillantes, gorgées de sucre, qui nous offraient une dégustation merveilleuse. Les fruits allaient et venaient au fil des saisons, nous régalant avec une émotion égale à chaque fois.

Cette forêt était aussi notre lieu de pèlerinage. La mère de Jabbour nous avait prématurément quittée, un an après la naissance de notre fils unique, et j'avais fait de cet écrin de nature, un lieu de recueil pour Jabbour et moi.

J'avais raconté à mon garçon, que l'âme de sa mère s'était réfugiée dans cette forêt tranquille, pour y reposer éternellement. Alors, comme symbole de son tombeau, nous avions choisi un vieux chêne pubescent, au tronc tortueux et au feuillage singulier, rappelant les pétales d'une fleur délicate, sur lequel on pouvait encore apercevoir quelques glands, malgré l'hiver qui s'installait sérieusement. Cet arbre, et les variétés de chênes qu'on y trouvait, étaient plutôt rares ici, mais indispensables à l'équilibre de cette nature vulnérable. Certaines zones de la réserve paraissaient mêmes dénudées, aux points montagneux les plus hauts, et sur le sol terne et inhospitalier, ne jaillissaient que quelques troncs épais, ceux des rares cèdres libanais, arbres emblématiques de notre pays, qui s'étaient et s'élevaient, solitaires, dans le ciel brumeux. Mais à d'autres endroits, on rencontrait ces chênes blancs, plus dissimulés au milieu des cèdres précieux, et ils en soutenaient la régénération. Ici, les arbres traversaient le temps, obéissant à un équilibre fragile, poussant là, solidaires les uns des autres.

Si l'on y regardait de près, on pouvait remarquer sur le bois de notre chêne, une petite gravure en forme de cœur, hasard heureux des mouvements de la nature sur laousse de son tronc court. Jabbour et moi passions le bout de notre doigt le long du dessin, sentant les irrégularités de l'écorce humide sous notre peau, et nous imaginions vivre un moment tendre avec la femme de notre vie. Il pouvait même nous arriver d'enlacer son tronc, ou de nous assoir à son pied, quelques instants. Cette forêt nous apportait un réconfort sans pareil.

Je m'appelle Jabbour, je suis le fils de Marwan. Mon père était amoureux de cette forêt, et mon prénom est une expression de cet amour. L'un de ses écrivains préférés se

prénommais ainsi, et un beau jour, mon père eut le bonheur de découvrir un conte qu'il avait écrit, qui se déroulait dans le décor du « horch », emportant le lecteur dans un univers merveilleusement raconté. Je fus bercé par cette histoire, qu'il me raconta presque jusqu'à l'âge adulte, à chacune de nos escapades à Ehden.

J'ai vingt-cinq ans et je viens de lui dire adieu. La vie me l'a pris bien tôt et aujourd'hui, je retourne dans la forêt de mon enfance, pour lui rendre un dernier hommage.

La dernière fois que nous nous y sommes rendus, j'avais dix-huit ans. Mon père et moi nous tenions par l'épaule, enjoués, rieurs, nous étions heureux et nous profitions d'une dernière échappée avant que je ne rejoigne la capitale, pour entamer des études secondaires. Nous savions précieuse cette balade entre hommes, avant de longs mois de séparation.

Nous ignorions alors que c'était notre dernière promenade.

Aujourd'hui, en suivant le sentier et en débutant les kilomètres que je connaissais par cœur, j'avais le sentiment que Horch Ehden accueillait ma peine avec force. Chaque fibre de mon corps semblait ressentir au centuple, les sensations d'ordinaire si familières, que me procurait la simple marche de mon enfance. Cette fois-ci, ce sont les odeurs qui, en premier, me frappèrent de plein fouet. La terre humide sous mes pieds, ; l'air froid et brumeux qui glaçait mes narines ; le bois mouillé des arbres fatigués, décor triste, comme un hommage spontané de la nature à la disparition de mon père ; le parfum puissant de la sève le long de l'écorce des arbres, comme s'ils pleuraient leur essence ; la senteur si particulière des feuilles mortes, amassées sur le sol, qui semblaient appeler le petit Jabbour de quatre ans, qui adorait se jeter et se rouler dedans. Je les devinais perlées d'eau, brillantes, leurs couleurs vives, rouge, bordeaux, marron, orange, jaune... toutes plus chatoyantes les unes que les autres !

Je dis « deviner », car en réalité, je n'ai jamais vu cette forêt de mes yeux. Je l'ai ressentie de mille façons. J'en connaissais les parfums, ceux qui m'envoûtaient puissamment aujourd'hui, mes oreilles étaient bercées de ses bruits mélodieux, mes mains connaissaient ses textures, lisses, mousseuses, râpeuses, granuleuses, je me régalaient des saveurs qu'elle avait à nous offrir... Et mon cher père me l'avait minutieusement décrite, passionnément racontée, il l'avait tellement fait vivre en moi, que grâce à lui, je croyais la connaître aussi parfaitement que si j'avais pu la visualiser réellement.

Mais je suis privé de ce sens, et pourtant, j'ai la chance d'avoir dans ma mémoire, les plus belles images de Horch Ehden qui soient.

J.E.